

La vieille balayeuse

FÉLICITÉ — ou plutôt Cité, comme on l'appelait familièrement, par abréviation — était un type bien connu dans l'humble et populeux quartier avoisinant l'église Saint-Sébastien, de Nancy.

Elle ne payait pas de mine, la pauvre Cité !

Certes, elle était tout à fait dépourvue d'agréments extérieurs. On aurait dit qu'une méchante fée avait été sa marraine et s'était amusée à ses dépens. Un nez camus, presque pas de front, de petits yeux percés comme avec une vrille, une bouche dégarnie de dents à l'exception de deux espèces de défenses qui s'avançaient presque hors de sa bouche, des cheveux jadis rouge-carotte, maintenant d'une nuance indéfinissable, s'échappant par de petites mèches frisottantes d'un serre-tête de couleur : tels étaient les principaux traits physiques fort peu engageants de Cité !

Et pourtant, malgré tout, on avait du plaisir à la rencontrer sur son chemin et à faire un brin de causette avec elle !

Les enfants surtout se sentaient attirés vers elle !

“ Bonjour, Mamzelle Cité ”, ne manquaient pas de crier en passant devant elle les gamins et les gamines qui s'en allaient à l'école. Et les tout petits, ceux qu'on porte encore sur le bras, abandonnaient le cou de leur mère pour lui tendre leurs petites mains et n'hésitaient pas à poser leurs lèvres fraîches sur sa joue flétrie et ridée.

C'est qu'un cœur d'or, une âme limpide et joyeuse comme celle d'un enfant habitaient ce corps disgracié. Cité avait toujours connu la misère et le travail opiniâtre, et son cœur ne s'était pas aigri ; elle avait côtoyé bien des fanges et son âme était restée pure.

Elle n'avait jamais vécu que de dévouement. A l'âge où les fillettes sautent à la corde dans la rue, Cité se promenait gravement, sa taille frêle ployant sous le poids d'un bébé trop lourd, escortée de deux marmots accrochés aux coins de son tablier. Sa mère mourut encore jeune et Cité connut de bonne heure tous les soucis de la mère de famille et de la ménagère. D'apprentissage, il ne fut jamais question pour elle.

Puis, comme si sa tâche n'était pas assez lourde, son père devint infirme et Cité, à toutes ses occupations, joignit encore celle de garde-malade. Lorsque vers l'âge de trente ans, Cité se trouva libre par suite de la mort du père et de la dispersion des siens, elle se fit laveuse pour gagner son pain. Elle exerça longtemps ce dur métier. Mais, l'âge était venu, ses forces commençaient à décliner, ses bras fatigués ne portaient plus qu'avec beaucoup de peine les

lourdes charges de linge mouillé. Alors, comme elle n'avait pas de rentes, bien entendu, pour assurer le repos de ses vieux jours, elle avait pris une sorte de demi-retraite en devenant balayeuse à l'âge de soixante ans.

Ce n'est pas que le métier ne fût rude aussi ! Passe encore l'été, mais l'hiver ! Quitter son lit et son logis à quatre heures du matin pour s'en aller sous la pluie, le vent, la neige, ou la bise qui vous mord au visage, balayer le trottoir devant la maison des bourgeois qui dorment tranquillement, leurs volets clos, dans leur lit bien chaud, brrr... cela donne le frisson rien que d'y penser.

Vers neuf heures du matin, sa besogne de balayeuse était terminée, mais l'après-midi, elle trouvait encore le moyen d'exercer différents petits métiers : tour à tour, garde-malade, raccommodeuse, gardienne d'enfants, etc., elle gagnait ainsi quelques sous qui ajoutés, à son gain du matin, la faisaient vivre, oh ! bien modestement.

Cette pauvre créature avait le génie de la charité. Toutes les misères avaient le don de l'attirer et elle avait un flair merveilleux pour les découvrir. Elle consolait les affligés, reconfortait par ses conseils et ses encouragements ceux qui étaient prêts à céder à la tentation ou au désespoir, partageait quelquefois son pain avec plus pauvre qu'elle, ou prenait sur son sommeil le temps d'aider une voisine à raccommode les vêtements d'une famille nombreuse.

Mais comment énumérer toutes les industries de la charité de Cité ? Plus encore que la nécessité, la bonté est ingénieuse.

Il lui était même arrivé une fois en sa vie de donner de l'argent et beaucoup d'argent.

Il y avait longtemps qu'elle avait mérité dix fois un prix Monthyon, lorsqu'une dame, qui l'employait comme laveuse, s'était avisée de la signaler à l'Académie de Stanislas, digne émule à Nancy de l'Académie française, pour découvrir et récompenser la vertu. Et Cité à son grand étonnement — elle ne pouvait comprendre qu'on la payât si cher pour avoir rien fait que de bien naturel — Cité eut un prix de vertu de trois cents francs.

Sa protectrice lui adressa quelques paroles bien senties sur les bienfaits de l'épargne et lui donna le conseil de ne pas tarder à faire fructifier son petit capital. Cité écouta docilement ses avis et promit de les suivre, mais elle ne se hâta pas assez, et, du vieux bas où ils avaient été provisoirement déposés, les trois cents francs ne passèrent point à la Caisse d'épargne.

Un neveu de Cité eut vent de l'aubaine. Il vint aussitôt conter ses petites affaires à sa tante. Il aimait, mais là ! de tout son cœur, une jeune fille honnête, bonne ouvrière et jolie donc ! mais qui comme lui n'avait pas le sou, quoi ! Tout le monde leur disait comme ça que